

Prologue :

Soufflant sans but dans les rues désertes de Saint Ouen, le vent vint chatouiller les longs poils noirs d'un gros chat errant assoupi sur le toit d'une énorme voiture familiale. La bourrasque charriait avec elle des éclats de voix qui firent dresser l'oreille de l'animal. Il était tard, et le vendredi soir avait tranquillement cédé sa place au samedi matin depuis peu. Les rues s'étaient quant à elle vidées depuis bien longtemps laissant le vieux matou seul, plongé dans de félines rêveries bien méritées que cette violation sonore tendait à gâcher. Le bruit se rapprochait, pénétrant ostensiblement sur son domaine, il entrouvrit un œil pour mieux en estimer la distance puis ouvrit une gueule béante pour laisser échapper un bâillement navré. Il s'étira paresseusement sans cesser d'être attentif à l'intrusion, puis lorsqu'il la jugea insupportablement proche bondit sur le trottoir avant de se glisser dans un même mouvement gracieux dans les ombres des véhicules motorisés sans que les deux passants ne le remarquent. Sautant d'ombre en ombre il disparut bientôt vers des cieux plus paisibles tandis que la discussion qui l'avait troublé se poursuivait.

- Il est quelle heure maintenant???
- J'sais pas il doit être dans les 2h !!
- Super, donc y a plus de métro maintenant. On est juste nické. Si on trouve pas on est bon pour rentrer à pince, génial !
- Mais t'es super chiant à te plaindre tout le temps Richard, tu sais ça ?
- Il est 2h, je gèle, tu m'as fait quitter une soirée chiante, peut-être, mais ou j'avais un bon plan cul, et tout ça pour... que dalle... alors j'me trouve bien gentil.
- La grosse rousse à lunettes ? C'était ça ton bon plan cul ?
- Elle était pas grosse... pas trop.. pi merde, c'était toujours mieux que... « que dalle ».
- Mais pas « que dalle » putain ! C'est sûrement la teuf du siècle alors arrête de saouler.
- Et qu'est-ce qui va la rendre si super ta teuf Sam ? Y aura le père Noël en train de sucer Casimir ? Chantal Goya à poil enduite de Nutella?
- C'est un plan de William, des mecs qui veulent se lancer sur le marché avec une nouvelle dope. Alors ils organisent une petite sauterie avec défonce gratos à gogo et ils ont invité que la crème du cluber branchouille pour faire leur pub. Bref y aura tellement de dope que tu pourras en foutre dans ton doggybag avant de partir, sans parler des bombasses shootées jusqu'aux yeux.
- Putain mon salaud, c'est pour ça que t'as laissé Lia en plan tout à l'heure.
- Et j'ai pas signé de contrat d'exclusivité ok.
- Le rat, j'hallucine, tu me donnes quoi pour pas que je lui crache tout ?
- J'sais pas... ta mère sait finalement pourquoi y avait du vomi dans le coffre de son coupé sport ?
- Très drôle... n'empêche que pour l'instant ça fait des heures qu'on tourne pour que dalle.
- Quel casse couille tu fais, merde !!! Tiens, regarde, si je me trompe pas, ça doit être là !

Samuel et Richard avaient tourné dans Saint-Ouen pendant plus d'une bonne demi-heure avant de rejoindre enfin la zone industrielle. Là, ils avaient encore dû chercher un bon quart d'heure avant de faire correspondre le plan, dessiné à la hâte sur une serviette en papier qu'ils avaient à la main, avec le monde réel. Pourtant, ils arrivèrent finalement devant un grand entrepôt gardé par de lourdes grilles métalliques et relativement isolé d'où s'échappait le beat syncopé d'une musique techno étouffée par de fines cloisons métalliques. Samuel avait la vingtaine, grand, charismatique, le regard azur et une longue chevelure blonde ondulée lui

conférant des allures de grand fauve. Il avait quitté ses parents, forcé et contraint, à l'âge de 18 ans, et vivait depuis aux dépens d'autrui profitant sans répit de diverses ficelles et autres magouilles : le chômage était presque un but en soi à ses yeux. Totalement intégré à notre société de consommation, il était l'incarnation humaine du concept de « marque » : inutile et coûteux, mais étrangement indispensable. On s'accordait à reconnaître à demi-mot, que Samuel offrait une forme de valeur ajoutée à la vie de par sa simple présence, il était une plus value sur l'existence. Ce talent rare lui avait fourni un réseau de contacts étendus qui lui permettait d'obtenir à peu près toujours ce qu'il voulait et ce sans la moindre contrepartie. Dire que la vie était facile pour Samuel serait donc plus qu'une lapalissade : un véritable euphémisme.

Richard, lui, était d'un genre bien plus commun. Pour faire bonne figure avec Samuel, disons qu'il avait tout du stéréotype du bon copain. Physiquement quelconque, intellectuellement banal, il en devenait l'accompagnement idéal, voire presque indispensable. Il était ce que les journaux féminins nomment : un basique, comme un petit top blanc ou un jean moulant. Un vêtement simple et sans grand intérêt que tout le monde possède au fond d'une armoire et qui par son efficace simplicité met en valeur de façon remarquable le dernier accessoire tendance du sac à main Gucci à la casquette Vuitton.

Richard et Samuel s'étaient trouvés voilà maintenant deux ans par hasard au cours d'une soirée et, dans un accord tacite d'intérêt mutuel, ne s'étaient plus quittés depuis. Leurs rapports avaient mué avec le temps en une forme de relation symbiotique du genre arbre-champignon, pour s'éloigner le plus loin possible d'un quelconque rapport humain. C'est d'ailleurs cette association toujours prolifique qui les avait menés cette fraîche soirée d'automne devant ce monolithique bâtiment d'acier.

La lourde porte métallique de l'entrepôt n'offrit aucune résistance à la poigne de Samuel. Un épais brouillard acre, mélange écœurant de fumigène, de sueur, de tabac froid, et d'un je ne sais quoi d'animal, s'engouffra dans l'ouverture, lécha leur corps de façon presque obscène et les submergea bientôt.

Obscure, la salle qui devait pourtant être plus que vaste, ne se découvrait qu'à la lueur de quelques spots rouges. Baignés dans la fumée, révélés sporadiquement par de faibles lumières, les danseurs ondulants semblaient des corps rescapés ballottés par une tumultueuse mer de sang. Samuel s'enfonça dans les ténèbres de la salle, de la démarche légère et assurée du prédateur sur son territoire. Il se mit directement à la recherche des gens qui le reconnaîtraient sûrement, la réciproque étant rarement vraie, et qui pourraient lui faire profiter au mieux de la soirée. Il abandonna Richard derrière lui, celui-ci opta pour son habituelle technique de repli (pas de s). Rassemblant le peu de nonchalance qu'il se connaissait, il se rapprocha discrètement du mur le plus proche, à la recherche d'une chaise ou d'un fauteuil qui pourrait l'accueillir le temps que son ami lui rapporte les bénéfices de ses civilités. L'atmosphère était moite, la chaleur étouffante, Richard progressa lentement, ses semelles se décollant avec peine d'un sol que la soirée, visiblement aussi chaude que l'avait vantée Samuel, avait rendu gluant. Finalement il se laissa mollement glisser sur une banquette en skaï qui vint à croiser sa route, non sans remarquer, à ses cotés, le corps à moitié dénudé d'une jeune fille visiblement stone. Ses yeux parcoururent les jambes interminables de la belle, en longèrent jusqu'à la moindre courbe, en savourant le galbe et jugeant de leur douceur, sans oser s'aventurer au-delà de mi-cuisse. Qu'importait la grosse rousse, Richard se dit qu'il avait finalement bien fait de suivre Samuel. Il jeta un œil aux alentours et remarqua, négligemment abandonnées sur la table métallique devant lui, diverses doses de ce qu'il identifia rapidement

comme la substance illicite sponsorisant l'événement et qui n'attendait que d'être consommée. Richard saisit un petit sachet entre ses doigts, l'ouvrit d'un geste sec et ferme qui trahissait l'habitude et savoura du bout du doigt l'échantillon. La soirée ne faisait que commencer.

Samuel, quant à lui, poursuivait sa progression, au radar complet, il ne voyait pas vraiment devant lui, mais peu importait, il espérait juste qu'on le voit lui. En s'enfonçant sur la piste, il réprima avec peine une étrange impression. La soirée était prometteuse, il en savait quelque chose, et malgré tout, depuis qu'il avait pénétré l'entrepôt, une sensation étrange ne l'avait pas quitté. Le genre de sensation qui se glisse insidieusement le long de votre jambe, vous rentre dans le fondement sans demander votre avis et qui, en une fraction de seconde, se mue en peur panique. Mais une impression n'étant jamais rien d'autre qu'une impression, Samuel fit taire son instinct afin de profiter au mieux de la soirée, on parlait tout de même de dope à volonté. Contrairement à ce qu'il aurait cru, la piste de danse n'était pas bondée. Il s'étonna de n'y croiser qu'à peine une dizaine de personnes s'agitant, oscillant plus que dansant. Tous semblaient en transe, de véritables mort-vivants. Samuel songea que visiblement la drogue avait déjà bien circulé, il déboutonna sa chemise, l'atmosphère était étouffante. De la piste, au centre de la salle et malgré les lumières, il avait un meilleur aperçu de l'entrepôt. L'ambiance était étrange, hormis la musique, il y régnait un calme obscur. La sensation quitta sa jambe.

Les yeux dans le vague, le visage bercé d'une douce tiédeur, Richard s'enfonçait dans les brumes hypnotiques de la drogue, la salle sembla ralentir devant ses yeux, les danseurs lui parurent soudain plus nets, il se laissa couler sur la banquette au côté de sa voisine. Les sens exacerbés, la musique lui parut soudain oppressante, l'odeur agressive, et surtout il sentit qu'une matière visqueuse et tiède recouvrait progressivement sa joue. Affalé tout du long sur le canapé, il bouscula sa voisine qui tomba par terre. Richard écarquilla les yeux, il était en plein bad trip. Son bras, tout comme une partie de son visage, était couvert de sang et seul le tronc, à moitié dévoré, de sa voisine roulait à même le sol, ses jambes restant imperturbablement campées sur le faux cuir. Perdu entre hystérie et inconscience, Richard se releva d'un bond et glissa sur l'épais liquide sombre qui dégoulinait du canapé. Il s'abattit complètement abasourdi dans la mare qui gicla de toutes parts et le macula de sang.

Éclaboussé au visage, Samuel essuya dédaigneusement d'un revers de main ce qu'il pensait être de la sueur. Il ne comprit pas tout de suite en voyant le rouge sur sa main, songeant que c'était probablement un effet des lumières. Puis, le danseur à ses côtés cessa de bouger pour s'effondrer, inerte, comme un pantin désarticulé. Samuel pétrifié regarda le corps se vider de tous ses fluides. Le flot ininterrompu s'étendait à ses pieds, il eu l'impression qu'il allait l'engloutir. La surface du liquide frémit soudainement. Par-delà la musique Samuel entendit comme un crissement sur le sol, suivi d'un souffle rauque régulier. Les corps baignaient dans le sang, la musique couvrant désormais à peine le plic ploc obsédant du sang goûtant des corps. Une lourde patte s'écrasa sur le béton devant Samuel. Ses yeux la détaillèrent ce qui lui parut une éternité avant d'oser remonter plus haut. Elle devait avoir la taille de son torse. Ses griffes devaient mesurer autant que ses propres mains. Elle était couverte de longs poils aussi sombres que la nuit et parsemée de sang comme le ciel d'étoiles. À chaque information qu'assimilait Samuel, son cerveau réduisait d'autant sa durée de vie. Son regard remonta tout de même le long de la patte, jusqu'à la gueule béante ouverte au-dessus de lui. Un mince filet de bave s'écoula sur son front et longea le coin de ses yeux singeant les larmes qu'il n'arrivait pas à avoir. L'animal faisait autant de bruit qu'une locomotive prête à démarrer et dans ce grognement pétrifiant Samuel entendit lointains les cris de Richard qui lui donnèrent la force de prendre ses jambes à son cou.

Patinant dans le sang, Samuel entama avec mal un sprint vers la porte d'entrée, hurlant à son ami aussi distinctement que possible dans pareille situation, c'est-à-dire de façon totalement inintelligible, de faire de même. L'animal surpris sur le coup laissa quelques mètres se creuser entre sa cible et lui avant de réagir. Il rattrapa pourtant Samuel, d'un bond d'une longueur prodigieuse, se recevant dans un jaillissement de sang qui recouvra Samuel. Pataugeant dans les fluides humains jusqu'au cou, faisant des pieds et des mains pour retrouver son équilibre et reprendre sa fuite, celui-ci paniquait complètement. Il réussit toutefois à donner à son corps l'impulsion nécessaire pour prendre un nouvel élan. Les crocs du monstre claquèrent dans le vide, se refermant à quelques centimètres du pied de Samuel. Plus de la moitié du chemin le séparant de la liberté venait d'être franchi. Glissant plus que courant. Zigzaguant en virtuose pour éviter les coups de dents et de pattes rageurs, la confiance de Samuel augmentait à mesure que la distance le séparant de la porte se réduisait.

Richard plus proche de la porte avait, malgré la terreur, mis à profit son avantage et n'en était plus qu'à quelques mètres lorsque les crocs de la créature se refermèrent sur la chair de Samuel. Son hurlement de douleur emplit tout l'entrepôt couvrant jusqu'à la musique. L'esprit embué, Richard hésita un instant, il n'avait jamais eu l'âme d'un héros, sa main se referma sur la poignée de la porte, le cauchemar prendrait bientôt fin. Pour lui tout du moins.

Chapitre 1 :

Le commissaire Franco ouvrit les yeux en soupirant, il regarda les ombres de la rue danser sur le plafond de sa chambre. Sa table de chevet vibrat depuis un moment, il tendit la main pour attraper son portable et décrocha.

- C'est Markez, J'te réveille ? Demanda la voix à l'autre bout du fil.
- Non, c'est bon, je ne dormais plus.
- Ok, je peux passer ? Y a une affaire qui vient de tomber et c'est du lourd.
- Je t'attends en bas.

Franco raccrocha et regarda l'heure sur son téléphone, il était 5h. Il faudrait une bonne demi-heure à Markez pour arriver, cela lui laissait le temps de se préparer. Il se redressa dans son lit et massa ses épaules endolories. Il se faisait vieux, trop pour tout ça et chaque jour son corps le lui rappelait un peu plus. La veille il avait quitté son bureau bien après minuit, il n'avait pas trouvé le sommeil avant 2h du matin, et n'avait pas vraiment réussi à dormir de toute façon. Dans la pénombre il se rendit à la salle de bain. Il alluma la lumière au-dessus du lavabo, son grésillement était aussi pénible que sa luminosité. Il se passa rapidement de l'eau froide sur le visage, il reprenait peu à peu vie. Il enfila un costume beige froissé et coiffa ses cheveux grisonnants. Il descendit dans la cuisine, son père s'y trouvait déjà. Le vieil homme se tenait immobile, assis à table, fixant d'un air dramatique un bol ébréché ampli de café noir et probablement froid. Franco posa tendrement la main sur l'épaule de son père et l'embrassa sur le crâne.

- Tu n'as encore pas dormi ? Toujours tes cauchemars ?
- On était obligé, ils nous détestaient, ils nous auraient égorgé en pleine nuit.
- Ça va papa, c'est fini, tu veux que je refasse chauffer ton café ?
- On avait pas le choix, c'était la guerre...



Franco mit le bol au micro-onde, il n'aimait pas voir son père comme ça, et pourtant depuis qu'il l'hébergeait, c'était toujours la même rengaine. Foutue guerre, foutue vieillesse. Il se prépara un café, l'engloutit dans la foulée puis enfila son manteau. Avant de sortir il embrassa son père sur le front.

- Pauline passe à 11h aujourd'hui, ça ira ?

Le vieil homme ne répondit pas, mais Franco vit dans son regard qu'il avait compris. Même si l'âge et la maladie n'avaient pas épargné son esprit, Franco savait que son père était encore capable de se débrouiller seul, il soupçonnait même qu'il n'hésiterait pas à en finir lui-même le jour où il ne serait plus capable de se laver tout seul.

Franco ferma la porte derrière lui, l'air était froid, le temps menaçait de pleuvoir. Il songea qu'il aurait mieux fait d'attendre à l'intérieur mais repéra le véhicule de son collègue en approche. Il attendit qu'il arrive à sa hauteur, ouvrit sa portière et monta.

- T'as une tronche à chier lui décocha le lieutenant Yann Markez sans autre préambule.
- Merci ça va et toi ?
- Hier tu m'as dit que tu rentrais dormir, je pensais que t'essaierais un minimum quand même. C'est ton père, ça se passe mal ?
- Non, ça se passe très bien avec mon père, c'est juste le boulot, je te signale que tu n'es pas plus rassurant à voir et qu'on est loin d'avoir le même âge.
- C'est clair que j'ai hâte de rentrer, mais bon, on a enfin bouclé l'affaire Cochin alors ça valait le coup.
- Et on va où là ?
- Saint-Ouen, je t'en dis pas plus, c'est Disneyland, je préfère que tu découvres sur place.

Sans quitter la route des yeux Markez monta le son de l'autoradio pour écouter les informations. Dehors la pluie commença à tomber, Franco songea que le week-end s'annonçait définitivement sinistre.

.. la seule déclaration qu'il a bien voulu accepter de faire fut : « pas de commentaire ». Paris toujours : la pierre tombale du Soldat Inconnu, mise en place le 11 novembre 1920 à la mémoire des soldats tombés lors de la première guerre mondiale, a subi de gros dégâts hier soir. La tombe et le réceptacle de la flamme du souvenir sont comme fracturés en deux. Les autorités ne se prononcent pas encore sur la nature réelle de l'incident qui aurait permis de tels dégâts : tremblement de terre, défauts de fabrication, destruction volontaire, aucune hypothèse n'est encore écartée. Enfin, pour finir sur une note plus détendue, après le succès incontestable de la comédie musicale « Notre dame de Paris », c'est maintenant au tour du nouveau film du réalisateur américain Stanley Welles de cartonner. Après deux mois d'exploitation aux Etats-Unis le film a passé le milliard d'entrées et il vient de dépasser le million d'entrées en France après seulement une semaine, ce qui promet encore un bel avenir à la jolie Esmeralda.

- Pas un mot de notre affaire on a de la chance! lança Markez en baissant machinalement le son de l'autoradio.

- C'est gros à ce point-là ?

- Tant qu'on n'en sait pas plus, vaudrait mieux pas que ça filtre sinon on est mûrs pour la panique et des émeutes dans toute la ville. Mais bon, en même temps je ne donne pas trois jours avant que ça sorte de chez nous. Y aura toujours un héros anonyme ou un opportuniste consciencieux pour juger préférable de propager l'info.

Le lieutenant Yann Markez lui avait répondu sans quitter la route des yeux. Il avait bossé toute la nuit la veille. Une nuit comme les autres à la crim, pas trop compliquée, mais suffisamment chargée pour attaquer les nerfs. Aussi, il se serait bien passé de cette dernière affaire une heure avant la fin de son service. Mais comme toujours, il l'avait prise, il fallait bien que quelqu'un s'en occupe. Une fois appréhendée la gravité de l'affaire, il avait directement appelé son supérieur : le commissaire Julian Franco. Ils en avaient vu d'autres ensemble, et savaient qu'ils pouvaient se faire mutuellement confiance. Markez se réjouissait de le savoir derrière lui, surtout lorsque l'affaire sentait le soufre à ce point.

- On est en place depuis combien de temps?

- Deux heures environ. C'est un homme du personnel d'entretien qui a découvert le lieu du crime. Il a trouvé étrange que la porte soit ouverte. Il a pensé que c'était sûrement une bande de jeunes pour s'amuser. Il avait pas complètement tort.

- Combien de victimes ?

- Bonne question commissaire! Au vu des morceaux, les spécialistes estiment au bas mot une trentaine, mais on est peut-être très loin du compte. Le truc marrant c'est qu'avec la raideur cadavérique, ils ont dû s'y mettre à 3 pour décrocher le bras de la dernière victime tellement les doigts étaient crispés sur la poignée de porte!

- Hilarant!

- Ouais, à froid c'est moins drôle, mais tu verras après un bon café et dans l'ambiance, c'est très amusant.

- C'est quoi ? Une bombe ?

- Ce serait trop facile, mais je vais te laisser découvrir ça tout seul.

Markez se passa la main dans les cheveux, Franco savait que ce petit tic qui faisait tant d'effet aux femmes traduisait une profonde nervosité du jeune homme. L'affaire était donc particulièrement grave.

La voiture passa la grille gardée par un policier et s'arrêta à quelques mètres de l'entrepôt. L'odeur était prenante, de celle qu'on sent une fois dans sa vie et qu'on n'oublie jamais vraiment. Avec un peu de chance, la pluie la dissiperait assez rapidement pour ne pas alerter les passants. Le commissaire Franco songea qu'ils ne pourraient sûrement pas cacher cela plus d'une journée. La scientifique courait dans tous les sens, une véritable fourmilière. Le commissaire s'arrêta un instant devant la porte en fer. Le sang s'était écoulé dessous et commençait à sécher à l'air libre. Pensif, il chaussa ses lunettes et s'apprêta à rentrer. Le lieutenant Markez le retint par le bras et lui tendit une petite boîte en plastique.

- Qu'est ce que c'est?

- C'est ce qu'on utilise à la morgue quand l'odeur est trop forte. C'est un gars de la scientifique qu'a ramené ça. J'te promets que c'est pas du luxe.

Franco passa négligemment un doigt dans la boîte, s'en enduit de crème et en appliqua sous son nez. Une forte odeur mentholée lui emplit les narines couvrant toutes autres odeurs. Pourtant, malgré la crème, malgré ses trente ans d'expérience, il fallut que le Franco se retienne de vomir.

À l'intérieur de l'entrepôt, c'était l'horreur. Franco connaissait un tas de mots qui auraient pu décrire cette scène: boucherie, carnage, déluge de sang, véritable massacre inhumain, aberration, enfer, et tant d'autres, imagés ou non, mais pourtant « Horreur » était le seul à coller vraiment. Le sang avait giclé jusqu'au plafond et ruisselait encore par endroits. Des morceaux de cadavre éparés décoraient de façon ignoble le sol de béton nu. Tripes, boyaux, cervelles et toutes sortes d'abas gisaient entre les corps à moitié déchiquetés. Impossible de

savoir clairement où commençait un corps et où finissait un autre. La pièce entière n'était plus qu'un grand puzzle humain, franchir la porte de l'entrepôt, c'était entreprendre un voyage inoubliable dans les mystères insondables de l'anatomie humaine. Et pourtant, malgré le choc que pouvaient susciter ces visions et malgré la forte odeur mentholée, c'est encore l'odeur qui dégoûtait le plus. Une odeur âcre, rance, une odeur forte qui vous frappait en plein ventre et vous coupait le souffle. L'odeur de la mort, mais pas celle d'une mort douce et tendre qui vous enlace en pleine nuit pour vous emmener tout doucement, mais bien au contraire l'odeur d'une mort dure, violente qui vous saisit à la gorge et vous arrache la tête.

Comment expliquer ça, comment comprendre ça, une telle barbarie, aucun être humain ne devrait être capable de faire une chose pareille, alors comment le comprendre. Franco en avait poursuivi des monstres, et de toutes sortes: assassins, violeurs, pédophiles, mais là ; il se sentit dépassé. Il se sentit minuscule face à l'ampleur de ce crime et son responsable.

- Alors, la blague elle te paraît pas plus drôle maintenant?

Markez semblait toujours détendu, les pieds en plein sur ce qui semblait être un restant de vésicule biliaire, il regardait alentour avec une certaine nonchalance qui confinait au "jemenfoutisme".

- Pas vraiment non, je vois difficilement comment une telle chose pourrait être amusante.

- Bah, on est payé pour coincer le monstre qu'a fait ça, pas pour chialer sur les victimes.

- La décence...

- La décence fera pas avancer l'enquête. Un bordel pareil, on en sortira pas intact, alors autant éviter de se faire du mal pour rien.

- Des indices?

- Bah, j'ai bien cherché si le tueur avait pas laissé un cheveu ou un bout de peau morte mais...

Franco roula un regard froid vers Markez qui s'arrêta net, comprenant que son numéro avait atteint sa limite.

- La scientifique part plutôt perdante quant à d'éventuelles traces, elle doute déjà de réussir à identifier tous les corps. Mais, on a retrouvé des poils de chien, ainsi que plusieurs traces de pattes dont certaines assez conséquentes.

- Des chiens ?

- Ouais, à priori l'assassin aurait lâché ses chiens dans l'entrepôt après avoir drogué tout le monde. Par contre, c'est à peu près tout ce qu'on a pu trouver. Les poils ainsi que les quelques échantillons de drogues retrouvés sont déjà à l'analyse.

Franco se dirigea vers la sortie, il en avait vu suffisamment, en fait même beaucoup plus que nécessaire pour toute une vie. Dehors, il prit inconsciemment une grande respiration, et passa sa main sur son visage. Il accueillit finalement la pluie comme une bénédiction, il n'y aurait pourtant jamais assez d'eau dans le ciel pour laver ce dont il venait d'être témoin. Il déchaussa ses lunettes, et jeta un œil alentour. Markez le regardait, silencieux, il avait vécu cela quelques heures plutôt et savait qu'un simple café ne préparait pas à ce genre de découverte.

- Des traces d'un véhicule qui aurait pu transporter les chiens? Des témoignages dans le voisinage? reprit Franco inébranlable.

- Rien, rien...

- J'donne pas deux heures avant que l'info sorte de chez nous, et on a pas l'ombre de la queue d'une piste.

- Ouais, c'était à peu près ma conclusion, on fait quoi ?



- Tournée des grands ducs ! On ne réunit pas autant de monde sans laisser de trace, quelqu'un a forcément entendu une rumeur, on devrait réussir à remonter jusqu'à l'organisateur.
 - On commence par quoi ?
 - On contacte Grangé!
 - Quoi les stups ? Mais ça regarde la crim' ce truc, on va pas leur refiler l'affaire ?!?
 - La drogue est notre seule piste, et sans leurs contacts, on va perdre du temps!
 - Mais Grangé !! C'est pas un flic, c'est un comptable ! Personne de son service ne peut le sentir, y a que la préfecture qui l'apprécie. Monsieur, s'imagine certainement déjà préfet.
 - Écoute, c'était pas une question, c'est un ordre ! S'il résout l'enquête avant nous, alors tant mieux au moins elle sera bouclée, mais j'vais sûrement pas risquer de laisser le malade qu'a fait ça s'en sortir, juste pour préserver ma petite place au soleil. Alors maintenant tu arrêtes de faire chier, tu rentres dormir, histoire d'encaisser tout ça, et ce soir on y verra sûrement déjà plus clair.
 - T'es vraiment chiant quand tu joues au chef !
 - Et toi quand tu joues au p'tit con !
 - Tu fais chier à avoir toujours raison...
 - J'vais voir pour organiser un briefing avec les stups, ensuite l'idéal serait qu'ils nous aident à contacter leurs indics, et à cuisiner les principaux dealers. Ce serait étonnant que les pontes du milieu n'aient rien entendu.
 - Bon, bah puisque je sers plus à grand chose ici, j'vais aller roupiller avant de reprendre mon service.
 - T'as raison, tu me seras plus utile reposé.
- Tournant le dos à son ami, Markez s'avança nonchalamment vers sa voiture. A mi chemin, il s'arrêta, et tourna la tête. D'un regard las, il fixa Franco et, se mordant l'intérieur de la lèvre comme regrettant ce qu'il allait dire, il lâcha :
- Tu penses qu'on va l'avoir celui là ? J'veux dire.. c'est pas trop gros cette fois?
 - Rien n'est trop gros pour nous, sinon y a longtemps que j'aurais changé de crèmerie.
- Levant les yeux au ciel, l'espagnol se recoiffa et reprit son avancée vers son véhicule.
- C'est tout ce que je voulais entendre !

Chapitre 2:

Le vent était glacial cette nuit-là, sa peau nue la brûlait tant elle avait froid. Le contact moite de la foule, qu'elle percevait avec peine dans sa course effrénée, ne suffisait pas à la réchauffer. Trois jours déjà qu'elle essayait désespérément de leur échapper. Trois jours et trois nuits sans dormir, ni manger, à trembler au moindre bruit, trois jours et trois nuits de veille interminable, de terreur intense, de fuite éperdue. Elle avait tout quitté lorsqu'elle avait entrevu le danger réel de la situation dans laquelle elle venait de se mettre. Esperanza venait d'avoir 16 ans. Presque femme, mais toujours une enfant. Ses longs cheveux blonds en bataille battaient ses tempes au gré du vent et de sa course. Son regard doré d'habitude si fier était maintenant embrumé d'un voile d'horreur pure. Elle courait à s'en rompre les muscles, à s'en faire exploser les veines. Qu'importait que son corps se brise en petits morceaux si elle pouvait survivre une nuit de plus.



Sa première nuit, elle l'avait passée dans un minable hôtel de passe dans le 20ème. Elle avait erré au gré des rues et de ses réflexions, songeant parfois à retourner voir Alfonso, pour s'expliquer, car il ne devait s'agir que d'un malentendu, une bêtise qui se réglerait avec une petite tape sur la tête et un sourire, comme toujours. Mais plus elle y avait pensé, et moins elle avait pu fuir la vérité : revoir Alfonso c'était mourir, elle en avait acquis la certitude. 40 euros en poche et une tenue d'été légère qui faisait se poser sur elle les regards libidineux de vieux quadras, célibataires ou non, en manque de frissons, étaient désormais ses seuls biens. La chair de poule couvrait sa peau, mais elle n'aurait su dire si c'était la peur, le dégoût, le froid ou la conjonction des trois qui en était la cause. Le motel lui avait paru providentiel. Il était perdu au fin fond d'une petite ruelle sordide. Elle avait pris une chambre pour la nuit, laissant au sommeil la charge de régler ses problèmes. Mais rien n'est jamais si facile. Elle avait donc tourné sans fin, ressassant les événements, essayant de comprendre ce qui l'avait menée ici. Essayant de prévoir ce qu'elle devait faire. Cogitant, planifiant, organisant, tournant, réfléchissant, se remémorant, prévoyant, retournant, elle n'avait finalement pas fermé l'œil de la nuit et quitté sa chambre à peine les premiers rayons du soleil pointant, convaincue que rester trop longtemps au même endroit était trop dangereux pour elle.

La vie ne nous prépare pas à ce genre de situation. Quels parents sensés pourraient préparer leurs enfants à fuir la mort. Notre tendance naturelle à dénigrer la télévision nous fait souvent oublier qu'elle seule nous prépare à l'imprévisible. Esperanza se rappela donc tout ce qu'elle avait pu apprendre dans divers films et séries, et quitta sa chambre armée de plusieurs certitudes.

Primo, elle ne pouvait plus retourner chez elle, on l'y attendait sûrement.

Secondo, elle ne pouvait plus compter sur son entourage proche et contacter ses amis c'était trop risqué, pour elle comme pour eux.

Tertio, elle devait s'éloigner le plus loin possible, le plus vite possible. Et enfin quarto, en attendant, elle devrait fréquenter au maximum des endroits publics très peuplés pour disparaître dans la foule.

Ainsi avait commencé sa fuite, par quelques règles évidentes apparemment simples. Mais les apparences entretiennent avec la réalité la même relation que la télévision avec la vie, si les deux semblent semblable, un fossé les séparent pourtant. Avec les 20 euros qui lui restaient Esperanza pouvait espérer manger quelques jours sans être trop regardante, mais restait le problème du logement. La peur l'avait rendu insomniaque, mais ses précautions aux allures grandissantes de paranoïa se chargeaient de faire peser sur elle une fatigue morale suffisante pour briser ses nerfs. Nerfs déjà suffisamment atteints pour lui couper toute envie de manger, au grand dam de son corps. En deux jours, elle n'avait plus qu'une envie : dormir, mais en était physiquement incapable. Elle en regrettait de ne pas être fumeuse, ou de ne pas avoir les moyens d'acheter du café. Mais elle n'abandonnait pas, se raccrochant à l'idée que si elle tenait ne serait-ce qu'une semaine, Alfonso lâcherait sûrement la bride, et qu'elle pourrait s'en sortir. Elle se déplaçait donc sans cesse, écumant les coins à touristes : tour Eiffel, Pigalle, Montmartre, s'accordait même de temps en temps une pause sur un banc, mais pour l'essentiel, elle arpentait le bitume affichant une mine qui se voulait décontractée mais ressemblait à tout sauf de la décontraction. Trois jours avaient passé, elle avait du mal à garder les yeux ouverts, son allure s'approchait de plus en plus de celles de ces jeunes mendiantes d'Europe de l'Est qu'elle avait naguère croisées avec insouciance dans le métro. Et elle déambulait sur l'esplanade de Notre Dame, perdue parmi les innombrables touristes amassés là pour quelques clichés commémoratifs d'un voyage réussi à la capitale. La

cathédrale majestueuse, écrasante, avait quelque chose d'apaisant sous le clair de lune. Son ombre s'étendait sur l'esplanade comme celle d'une mère aimante couvant de l'œil ses petits. Esperanza s'était sentie rassurée un bref instant, en contemplant l'impressionnante architecture gothique. Elle s'était arrêtée, laissant à son regard le loisir de parcourir la façade, ses portails ouvragés, ses statues innombrables, sa rose centrale, œil compatissant ouvert sur le monde. Esperanza fixait la vierge, couronnée par cette rosace incroyable. Elle détaillait la douceur de ses courbes, imaginait la clémence de son expression. Cherchant dans cette statue le salut qui lui semblait interdit. Lasse, elle laissa son regard se perdre dans la structure et croisa celui des gargouilles, gardiens lubriques et salaces. Leurs regards pervers et leurs grimaces obscènes. Le retour rapide à la raison lui fit presque perdre l'équilibre, elle recula, chancelante et heurta un homme. Celui-ci se retourna vivement, furieux et lui hurla dessus, dans un borborygme incompréhensible, de l'Allemand pensa Esperanza, elle recula encore, bousculée par la foule et manqua de tomber lorsque les yeux dans le vague elle avait cru croiser un regard connu, ce qui n'était pas pour la rassurer. Le doute la poussa à presser le pas et à s'éloigner au plus vite. Dans un état de confusion totale, elle quitta le parvis, écartant avec peine un groupe de touristes chinois, et s'engagea, paniquée, dans la rue du petit pont.

Elle ne comprenait pas comment ils avaient pu retrouver sa trace aussi vite. Elle avait bougé sans cesse, n'avait rencontré personne qui puisse la reconnaître, fait attention de ne pas se faire remarquer. Elle avait tout abandonné du jour au lendemain, consciente que c'était sa seule chance de survivre, et pourtant, il n'y avait pas d'erreurs possibles. Elle n'avait croisé ses yeux que quelques secondes, certainement moins, mais cela avait suffi. À n'en pas douter, elle avait reconnu Manunzio, l'un des hommes d'Alfonso. Il traînait régulièrement au Carpes, et la couvait souvent du regard, lorgnant son corps en suant à grosses gouttes. Il lui rappelait son gros porc de beau-père. Ses mains poisseuses, son odeur âcre, et son sourire salace. La présence de Manunzio l'avait toujours mise mal à l'aise, mais Alfonso la rassurait en lui disant que c'était un homme bien, et gentil. Et elle avait confiance en Alfonso, mais maintenant, elle pouvait difficilement croire que Manunzio était un homme bien et gentil. Et le fait que ce soit lui qui soit à sa poursuite la mettait encore plus mal à l'aise. Alors qu'elle s'enfonçait dans la rue de la Huchette, elle eu l'impression d'entendre ses pas. Elle courait à vive allure, le cerveau en feu, obsédée par le bruit des pas à sa poursuite. Elle tourna dans la rue Xavier Privas, et emprunta la rue Saint-Séverin avant de déboucher hors d'haleine sur le boulevard Saint Michel. Mais rien n'y faisait, toujours aussi pressant que sa propre course, les pas résonnaient derrière elle. Son cœur battait à tout rompre, l'impression d'étouffer se faisait de plus en plus présente. Elle commençait à s'imaginer son poursuivant, il était beaucoup plus vieux qu'elle, et n'avait pas l'air à proprement parler du genre athlétique, elle avait sûrement ses chances.

Elle repensa à l'époque où quelques mois auparavant, elle parlait en riant avec ses copines des portes flingues du Carpes, n'y croyant pas vraiment ou faisant en tout cas semblant de ne pas y croire. Insouciance de la jeunesse où l'on ne croit que ce qui nous arrange, elle était désormais bien forcée d'y croire. Porte-flingue il y avait, flingue il devait y avoir, et flingue également. Pourquoi avait-il fallu qu'elle ouvre cette porte ?

Elle trébucha en traversant le boulevard et s'étala de tout son long sur le passage piéton. Alfonso avait toujours été gentil avec elle. Depuis qu'elle s'était enfuie de chez son beau-père, il l'avait hébergée, nourrie, ne lui demandant presque jamais rien.

Un jeune homme voulut l'aider à se relever mais elle le fit d'un bond, reprenant sa course sans hésiter.

Elle devait juste, occasionnellement, être très gentille avec les amis d'Alfonso, et respecter les règles sans hésiter. Elles étaient nombreuses ces règles, mais pas si gênantes en fait, il suffisait essentiellement de savoir fermer les yeux.

Un coup d'œil en arrière lui avait permis de voir Manunzio, rouge et dégoulinant, forcer la foule des badauds avec l'assurance des gens qui portent une arme.

Et elle avait toujours fermé les yeux d'habitude, mais cette fois là, la curiosité l'avait emportée. Alfonso avait l'air tellement excité.

Elle aperçut une voiture proche dont elle était sûre d'avoir reconnu le conducteur. Le sang ruisselait maintenant sur son genou écorché, mais elle ne pouvait pas s'arrêter, plus maintenant. La rumeur de la foule, le chaos des voitures, Esperanza était maintenant complètement déboussolée. Tout semblait s'amplifier autour d'elle jusqu'à la perdre. Elle crut entendre hurler les chimères de la fontaine sur son passage. Un jeune policier voulut aller au-devant d'elle, lui apporter son aide, mais à peine avait-il esquissé un pas que d'un regard, son coéquipier lui avait fait perdre son peu d'assurance. Esperanza comprit à quel point elle était seule désormais. Elle tourna dans la rue saint André des arts, encore pleine de touristes affamés, et aperçut plus loin une bande d'amis éméchés fêtant un enterrement de vie de garçon. Le marié, un grand mec visiblement athlétique qui n'avait pas l'air d'entendre souvent non, portait un déguisement d'infirmière assez vulgaire et interpellait toutes les femmes qu'il croisait pour leur demander un baiser. Manunzio se rapprochait, Esperanza était hors d'haleine, elle commençait à douter de vraiment pouvoir le distancer. Dans sa course, elle bouscula le futur marié, le choc lui donna l'impression d'être rentrée dans un mur, elle manqua de tomber, mais se ressaisit de justesse pour reprendre sa course. Elle se sentit toutefois retenue en arrière, le marié lui avait saisi le bras et la tirait vers lui.

- Faut pas être si pressée mamzelle.
- J'vous en prie lâchez-moi.

Les amis du marié rirent de bon cœur, ce n'était qu'un jeu innocent pour eux, mais ils volaient de précieuses secondes à Esperanza qui voyait son poursuivant se rapprocher.

- Un baiser pour le futur marié ?
- S'il vous plaît
- Vous ne voudriez pas laisser des regrets à un homme sur le point de se marier ?

Esperanza était terrifiée, elle tentait de se débattre, mais n'avait plus beaucoup de force, de toute façon elle n'en avait jamais eu suffisamment pour se débarrasser de ce genre d'homme.

Il la pressa contre lui, libérant de fortes effluves d'alcool.

- Juste un baiser.
- Tu ferais mieux de la lâcher gamin.

Manunzio l'avait finalement rattrapée, la course l'avait visiblement affecté, mais il se dressait fièrement devant le petit groupe, bouffi de cet orgueil propre aux petits malfrats.

- On fait que s'amuser mon gros.
- J'ai pas envie de rire

La tension était très rapidement montée, dans sa course Esperanza avait épuisé le peu de patience que devait posséder Manunzio, il était donc résolu à ne pas se laisser contrarier par une bande de gamins en virée. Le futur marié quant à lui était bien résolu à ne pas se laisser gâcher son dernier jour de célibat, il repoussa donc Esperanza derrière lui, bomba le torse et s'avança vers Manunzio. Quelle que soit l'issue de ce qui suivrait, Esperanza ne vit que l'opportunité qui s'offrait à elle : elle s'enfuit sans demander son reste. Elle se souvint d'un soir où Manunzio l'avait collée après la fermeture. Il l'avait acculée dans un coin de la boîte

et avait posé sa main sur sa poitrine sans autre préambule. Il avait sourit et s'était moqué de la petite poitrine d'Esperanza, lui promettant pour sa part un bien plus gros paquet. Elle avait rarement eu aussi peur. Heureusement Alfonso était arrivé, il avait chassé Manunzio et lui avait promis qu'il lui briserait les mains s'il recommençait. Esperanza avait sourit à l'époque à l'idée que ce brave Alfonso puisse faire du mal à quelqu'un ; aujourd'hui elle ne souriait plus du tout, elle savait qu'il l'aurait fait, et qu'il lui ferait bien pire à elle. Elle s'engouffra dans la rue des grands Augustins et chercha son salut dans la rue Christine. Le crissement des pneus lui glaça le sang. Une voiture s'arrêta devant la ruelle en dérapant, la stoppant net dans son élan, et lui barrant la route. Elle entendit à nouveau les pas de Manunzio, ils étaient plus proches que jamais, Esperanza pouvait presque entendre la respiration de son poursuivant, sentir son eau de toilette bon marché et la tiédeur viciée de son haleine. Une portière s'ouvrit, elle était coincée, elle ne voyait plus par où s'enfuir, ni comment. Sa peau frissonna sous la brise glaciale, le temps se délitait jusqu'à l'infini, elle sentit sa vie s'écouler en elle une dernière fois, tandis que l'homme descendu de la voiture sortait son arme.

- Monte gentiment là-dedans ! lui fit-il en indiquant la portière.

Esperanza regardait de tous cotés, paniquée, cherchant quelque part où s'enfuir, quelque chose pour l'en sortir, quelqu'un pour la sauver. Derrière elle, Manunzio avait stoppé, haletant, reprenant son souffle avec mal, un énorme bleu lui meurtrissait l'œil droit. Le futur marié avait tapé sans attendre envoyant Manunzio au sol dès le premier coup, mais celui-ci avait repris le dessus en exhibant son calibre. Il aurait voulu tabasser ces petits merdeux, surtout celui qui avait osé le toucher, mais il n'avait pas le temps, Alfonso ne lui pardonnerait jamais la disparition d'Esperanza. Un rire nerveux commença à se répandre en elle comme un poison insidieux. Elle ne monterait jamais dans la voiture, elle ne savait que trop comment ça finirait, c'était donc ainsi que ça allait se terminer, après trois jours d'une fuite harassante, dans une petite ruelle, une froide nuit d'automne, à l'aube de ses 16 ans.

Elle sourit, au moins elle mourrait un sourire aux lèvres.

Un éclat de lune fit briller l'arme qui s'apprêtait à faire feu. L'explosion se refléta dans le regard d'or de la petite fille, le sang coula, vivement, mais pas le sien. Au dernier moment, d'un suspens insoutenable, comme dans les films, un énorme chien au pelage roux se jeta sur le tireur, l'attrapant à la gorge avec animosité. L'animal ressemblait à un renard, mais énorme. Ses deux yeux verts émeraude fixaient Esperanza et semblaient l'exhorter à fuir. Elle n'eut pas vraiment le temps d'y songer, ce répit aussi fou et fugace fut-il devait être mis à profit ; elle se jeta tête en avant, glissa sur le capot de la voiture et une fois sur pied repris sa course effrénée. Manunzio voulut l'attraper au vol mais sa main se referma sur le vide et, le souffle encore court, il perdit l'équilibre pour tomber lourdement sur le bitume. En même temps que l'animal qui lui avait sauvé la vie, Esperanza disparut dans une ruelle. Tournant la tête une dernière fois derrière elle, elle croisa le regard de son sauveur, un regard triste et beau. Un regard plein d'amour, se dit-elle en le voyant disparaître. Un répit venait de lui être offert, mais que pouvait elle encore espérer de cette vie, y avait-il un intérêt à s'extirper de cette ruelle ? Elle n'y pensait pas vraiment et ne voulait surtout pas y réfléchir, seul son instinct de survie la guidait, et c'est tout ce dont elle avait besoin pour le moment.

Chapitre 3:



Détail insignifiant perdu au cœur de l'immense salle du trône, le baron Haussmann, grand chambellan du roi, terminait son rapport quotidien à Sa Majesté. Les nouvelles étaient globalement mauvaises, et cela faisait déjà un moment que cela durait. Le chambellan savait pertinemment que le roi s'emporterait et redoutait plus que tout sa fureur, mais ces derniers temps, les problèmes s'accumulant, il semblait impossible de s'y soustraire. Le baron ne perdait pourtant pas espoir, priant les dieux de s'en sortir, allant parfois même jusqu'à espérer se noyer dans les motifs extravagants du tapis.

- Son territoire s'étend de jour en jour ! s'emporta le roi. Il faut impérativement surveiller ça. Je ne voudrais pas qu'on oublie qu'il n'y a qu'un roi à Paris !
- Bien Majesté, mais Dame Poulain est très populaire, il ne faudrait pas s'aliéner le peuple.
- Le peuple fera ce que lui dicte son roi !
- Bien Majesté...
- Autres choses ?!

Assis sur son trône, le masque de fer dominait la vaste salle de réception de tout son être. Pas vraiment luxueuse, la pièce, plutôt sobre, faisait montre d'une forme d'austérité chic en parfaite adéquation avec son propriétaire.

Tendu comme un arc, fauve prêt à bondir, il dégagait une aura de puissance considérable. Vêtu de façon simple : un pourpoint et des chausses à crevées, sans broderies ni ornements, mais de matières nobles et à la coupe remarquable, le roi lui-même était l'incarnation d'une froide fonctionnalité : un engrenage terrifiant et étrangement envoûtant. Son masque de cérémonie, prison de métal, orné de cornes et paré d'affreux traits bestiaux, achevait de lui ôter toute forme d'humanité. Automate démoniaque au sommet de sa boîte à musique, il écoutait attentivement le rapport de son chambellan, absorbant et traitant chaque information aussi efficacement que le dernier des ordinateurs, prêt à y réagir dans l'instant. À chacune de ses réactions, le grondement sourd de sa voix inondait la pièce d'un écho métallique se répercutant sur les murs et résonnant dans les étages supérieurs.

Son rapport terminé le chambellan se tut, opéra un retrait subtil et presque imperceptible, et observa soigneusement son seigneur. Un silence de plomb régnait sur la salle. Nul n'aurait osé parler en cet instant, les silences du roi pouvant être prémices à des colères à faire trembler tout l'Agartha.

Le silence fut finalement rompu par le fracas de la porte s'ouvrant violemment. Reprenant avec peine son souffle, un lancier s'effondra sur le sol, terrifié.

- Un Errant !! Un Errant, Majesté ! Il force nos défenses, la garde tente de le retenir mais peine !

Dans un silence absolu, si total qu'il en était terrifiant, la porte perdit progressivement toute couleur, comme aspirée vers un ailleurs probablement horrible, avant de perdre également toute substance et de s'effriter en feuilles mortes virevoltantes autour d'une silhouette émergente.

Un instant, et la porte n'était plus que vide. Un vide indécent et effroyable, la promesse d'un néant sans compromis. L'errant avançait, sa silhouette était floue, fugace, grise, incolore, et jouait de la limite de notre champ de perceptions avec l'aisance et le naturel d'un danseur de ballet. Ses mouvements, spasmes désordonnés incompréhensibles, franchissaient peu à peu l'espace le séparant du roi, corrompant tout sur leur passage.

Masque de fer resta immobile, fixant, inébranlable, le sillage de destruction qui s'étendait à ses pieds, ainsi que la chose irréaliste nichée en son sein. Le chambellan s'était précipité aux



cotés du roi, pour y quérir inconsciemment une protection, tremblant, il balbutia quelques mots :

- Majesté, il faut fuir !

Un éclair d'acier traversa le regard du roi. Inflexible, son masque révélait mieux que jamais l'expression de son visage.

- Prenez la porte de derrière ! Prévenez mes mousquetaires ! Je les attends! Il ne sera pas dit qu'on m'aura vu un jour fuir mon trône !

Sans prendre le temps de faire semblant d'hésiter, le baron Haussmann se rua vers la sortie arrière dans un enchaînement de mouvements improbables, véritable affront aux lois de Newton, manquant de tomber au sol à tout instant. À peine fut-il sorti, qu'à l'autre bout de la salle, à la suite du monstre, un groupe de lancier jaillit du couloir en hurlant.

Tandis que le capitaine du groupe, un gaillard qui avait survécu à la grande guerre et déjà affronté bien des horreurs restait un peu en retrait, donnant ses directives de quelques signes de main, le reste des hommes fonça vers la créature pour la maîtriser.

- En formation, prenez bien garde à rester en dehors de sa zone d'hystérie !!

Pique en avant, les cinq lanciers se mirent à encercler l'envahisseur. Ils étaient terrifiés, les errants n'avaient longtemps été que des légendes, d'épouvantables histoires qui finissaient toujours mal, mais aujourd'hui ils étaient devenus une réalité avec laquelle ils devaient vivre au quotidien, et c'était loin d'être évident. L'un deux hurla, il voulut extérioriser sa peur de la mort pour essayer de l'exorciser, les autres l'imitèrent. Ils avaient environ la vingtaine, et n'avaient guère eu d'autres préoccupations que les filles jusqu'à aujourd'hui. Les pointes des cinq lances mordirent la chair de la créature. Les gardes s'accrochèrent fermement à leurs armes pour maintenir le monstre à distance.

- Gardez vos positions, on entame la deuxième phase ! Jean commence à le repousser !
- À vos ordres capitaine.

Ils répondirent en chœur, sans réfléchir, espérant juste en finir bientôt. Sans précipitation, conscient que la mort était au bout de sa pique, Jean, un beau gaillard de constitution robuste et un peu plus âgé que ses compagnons, avança vers l'errant, arme à la main, le forçant à ressortir de la salle. À ses cotés, tout aussi prudemment, ses collègues suivirent la manœuvre, empêchant tout débordement de la créature d'un côté ou de l'autre. Le roi surveillait l'opération, assis sur son trône, il savait à quel point tout cela était dangereux, le silence devint encore plus pesant dans la salle, la sueur perlait sur les fronts. Conscients de jouer avec le feu, les cinq soldats continuèrent pourtant leur manœuvre, unique possibilité de vaincre la bête sans pertes inutiles. Jean avait tous les muscles contractés, les mains crispées sur sa lance de toutes ses forces. Ces mains qui n'avaient encore jamais connu la douce chaleur d'une poitrine, donnaient maintenant tout ce qu'elles pouvaient, serrant à s'en arracher la peau, s'accrochant à la pique comme un naufragé à sa bouée. C'était une question de vie ou de mort, un seul faux-pas et jamais ses mains ne connaîtraient autre chose que la rugosité du bois de son arme. Ses yeux verts fixaient attentivement l'ennemi, détaillant ses moindres gestes dans l'espoir de les comprendre, de leur trouver un sens et de s'assurer que tout se passait comme prévu. Il se focalisa sur le moindre changement de la chose, le moindre indice laissant présager d'un avenir trouble. Mais rien ne lui venait, à peine réussissait-il à appréhender la forme illogique de la créature. Il s'agissait d'un humanoïde semblait-il, deux bras, deux jambes, une tête, mais tellement différent de ce qu'il connaissait pourtant. Cette simple considération, qui n'avait pourtant été longue que d'un dixième de seconde, suffit à tout faire basculer. Trop concentré sur l'intrus, Jean avait négligé son environnement et se prit les pieds

dans le tapis, faisant légèrement dévier sa lance. D'un mouvement à peine perceptible du bras, l'errant écarta l'arme de Jean. Le contact de la créature avec le bois de la pique eut un effet immédiat. Le bois devint terne, comme sans vie et disparut progressivement. Pire, la dissipation gagnait le reste de la lance, se dirigeant comme mue d'une volonté propre, singulière et meurtrière, vers le pauvre Jean !

- Il a étendu sa zone d'hystérie ! Rompez la formation, reculez!!!!!!!

Le capitaine se jeta en arrière en hurlant son ordre. Ses hommes avaient réagi à temps, sauvé par l'instinct de survie. Tous, sauf Jean. Les yeux grands ouverts, béat, il fixait la créature devant lui. Celle-ci poursuivit son avancée sous le regard médusé du soldat. Comme vidé de toute substance, celui-ci s'écroula sur ses genoux, hurlant ce faisant, un cri à glacer le sang. Un hurlement de terreur pure. Un cri lancé par le corps, un chant du cygne, brûlant toutes ses dernières facultés avant de sombrer dans le néant. Le cri s'étouffa à mesure de l'avancé de l'errant, ainsi que Jean, dégorgé de toute substance, comme aspiré par l'air environnant. Puis, comme si le soldat n'avait jamais existé, la chose continua son avancé, mécanique, comme un somnambule.

- Messire, hurla le capitaine en direction de son roi, je vous en prie, quittez la salle, cela devient trop dangereux, je ne peux plus garantir votre sécurité.

- Alors, c'est qu'il est temps que je vous relève de vos fonctions, car cette créature partira avant moi !

Inexorablement l'errant poursuivi son chemin, ternissant sur son passage l'épais tapis en laine bordeaux qui menait au trône, n'en laissant qu'un résidu graisseux grisâtre destiné à s'évaporer. Seuls quelques mètres séparaient désormais le roi de la chose, le capitaine se sentit blêmir, durant la grande guerre au moins il savait ce qu'il combattait, mais face aux errants il se sentait démuni, toujours obligé de recourir à la seule manœuvre qui avait fait ses preuves.

- On retente ! Albert, prend la place de Jean, on a plus le droit à l'erreur maintenant.

La peur au ventre, le regard vide, songeant à tout ce qu'ils ne pourraient peut-être plus jamais faire, les quatre lanciers restants foncèrent sur la chose. L'erreur n'était plus possible, pas même imaginable.

La bête n'était plus qu'à dix pas du roi, lorsqu'Albert s'interposa. La lance bien calée, il tenta de repousser son adversaire, inconscient que les règles du jeu venaient de changer. Si la pointe de sa pique resta inaltérée, la hampe, elle, sans même le moindre contact, commença à se disperser.

- Par le dormeur, capitaine, ça ne marche plus !!! Ils arrivent à détruire les lances. J'veux pas mourir !!!

Une terreur pure et intense figea les traits du visage d'Albert. La bête poursuivait son avancée, elle n'était désormais plus qu'à sept pas du roi, toujours aussi fermement campé sur sa position. Albert s'effondra au sol, littéralement mort de peur, avant de s'évanouir, engloutit par le vide. Le roi resta imperturbable, sinistre et fière statue gothique. La bête n'était plus qu'à trois pas lorsque la détonation, assourdissante, se répercuta sur les murs de la gigantesque salle. Un éclair de feu, puis le silence. La balle traversa net la tête du monstre, stoppant son simulacre de troisième pas en plein vol. Quelques gouttes de sang vinrent s'écraser sur le masque du roi. Comme balayé par le vent, le flou environnant l'errant commença à se dissiper révélant les traits de son visage. Des traits enfantins distordus par la douleur et le plaisir. Le visage d'un garçon d'une vingtaine d'année, le regard vide fixant le néant qu'il n'allait pas tarder à rejoindre. Toujours immobile, Masque de fer fixait avec

intensité son ennemi. Leurs regards se croisèrent avant que l'errant n'implose dans une absence totale de son, effaçant jusqu'à la moindre trace de son existence.

Dans l'encadrement de ce qui fut la porte de la salle du trône, d'Artagnan rengaina posément son colt dans sa ceinture. Quasi prostré derrière lui le chambellan observait la scène d'un œil à demi clôt par la peur.

- Toujours à l'heure commandant, affirma Masque de fer sans même regarder en direction de son interlocuteur.
- Je n'ai aucun mérite Majesté, j'étais déjà en chemin lorsque votre chambellan m'a expliqué l'incident.

D'Artagnan pénétra dans la salle, suivi de près par le baron Haussmann qui s'accrochait à lui comme un caneton à sa mère. Les lanciers saluèrent à leur passage, avant de quitter la salle.

- Bien! reprit le roi. Il faudra remplacer le capitaine de la garde, celui-ci n'est plus à la hauteur !
- Vous n'auriez pas dû m'attendre Majesté, c'était beaucoup trop risqué
- C'est vrai votre seigneurie, sans le commandant qui sait ce qui serait arrivé...
- Croyez-vous vraiment que j'avais besoin d'aide...

Tout en parlant, le roi reprit place sur son trône. Son masque encore maculé du sang de l'errant semblait prendre vie du contraste violent du rouge purpurin sur le métal noir.

- C'est le huitième ce mois-ci, constata D'Artagnan en se rapprochant du trône, ils n'avaient jamais été aussi nombreux à pénétrer sur nos terres, et encore moins dans la Bastille.
- Et comme je vous le disais tout à l'heure, les rapports ne font que très peu état de manifestation d'errants ailleurs que sur votre domaine.
- Qui plus est, ces aberrations semblent devenir plus puissantes. Qui sait si un jour elles ne résisteront pas également aux reliques saintes.
- Oui, tout cela devient fâcheux. Je ne puis tolérer qu'on me défie dans ma propre demeure. Les tuer n'arrange rien. Il faut régler le problème à sa source!

Des serviteurs entrèrent dans la salle, ils s'activèrent au mieux pour réparer les dégâts, mais certains, comme la porte, nécessiteraient de gros travaux. Le chambellan surveilla leur activité de loin, cela le reconfortait de voir les serviteurs s'agiter, la vie reprenait son cours. D'Artagnan quant à lui affichait un air plus morose, quelque chose le tracassait et il n'avait visiblement pas l'intention de le cacher plus longtemps.

- Majesté, j'aimerais que vous reconsidériez votre présence à l'anniversaire du baron Lupin. La situation est devenue difficilement gérable au sein même de la forteresse, alors dans une réception comme celle-ci...
- Il est hors de question que je me terre pendant que Lupin se pavane devant mes sujets. Ce voleur de poule et sa bande d'éclopés ont suffisamment rogné sur mon autorité comme ça ! Je suis le roi que diable!!
- En ce cas Majesté, en plus des mousquetaires et de moi-même je préconise également la présence d'un ost d'une dizaine d'hommes comme escorte.
- Vous et les mousquetaires m'accompagnerez, mais ce sera tout. Plus, serait signe de faiblesse et d'anxiété, et si nous ne voulons pas inquiéter notre peuple, nous voulons encore moins avoir l'air d'être affaibli de quelque façon que se soit
- Mais...

- Ce n'est pas négociable commandant! Maintenant veillez à solutionner le problème de ces horreurs. Parler à mes découvreurs, voyez ce qu'ils peuvent faire. Et, en attendant une vraie solution, tachez d'obtenir d'autres reliques.

Presque mécaniquement, comme mettant en œuvre des rouages secrets et bien huilés, la tête du roi se détourna de d'Artagnan puis, de sa voix de stentor, il tonna.

- Vidocq !!

Sortant d'un recoin inconnu de la pièce une forme massive s'avança devant le trône. Vêtu d'un frac ancien aux teintes sombres indéfinissables oscillant entre gris sombre et noir clair, l'homme entre deux âges, démarche chaloupée, regard félin, se planta devant le roi.

- Majesté, j'attendais vos ordres !
- J'exige de connaître la nature du problème ainsi que sa solution !
- Malheureusement mon roi, je serais en peine de vous donner la nature exacte du problème. Ses ramifications, même pour moi, restent encore obscures. J'ai toutefois de nombreux éléments en ma possession. Je sais ainsi que les attaques ne se concentrent pas sur votre domaine sans raison. Je sais surtout qu'une nouvelle drogue affectant l'Ordinaire est responsable de nos maux...

À peine Vidocq avait-il évoqué l'Ordinaire qu'il vit le poing de Sa Majesté se crispier sur l'accoudoir du trône. Prenant conscience de son erreur, il la rectifia au plus vite : En terre sainte majesté... mes excuses, les habitudes de réprouvés sont dures à perdre...

- Je respecte votre sacrifice Vidocq, d'autant qu'il le fut en mon nom, mais tachez de ne plus vous oublier devant de vrais croyants à l'avenir. La terre où repose le dormeur est tout sauf ordinaire, j'aurais grand peine à devoir vous sanctionner.
- Ça ne se reproduira plus Majesté.
- Bien, parlez- moi donc de cette drogue !
- Il s'agit d'une substance aux effets dévastateurs à moyen terme. Malheureusement son prix plutôt faible la rend très attractive et les effets satisfont les amateurs de sensations fortes.
- Ne peut-on enrayer la distribution de cette abomination ?
- Je pense Majesté, qu'il faudrait d'abord en savoir plus. J'ai localisé un des maillons de la chaîne et je m'apprête à la remonter. Je n'ai encore aucune preuve impliquant un Agartha, mais je ne serais pas étonné de voir derrière cette histoire la patte de Lupin ou d'un autre Tourmenté.
- Pourquoi ne suis-je pas étonné ?! Sont-ils inconscients ces hérétiques pour risquer une nouvelle guerre sainte ?
- Laissez- moi trois jours, et je vous donnerai un nom. Vous pourrez envoyer les mousquetaires mettre un terme définitif à l'affaire.
- Trois jours, pas plus ! La patience est une vertu que j'ai perdue en revêtant ce masque.
- Je pars sur le champ monseigneur !

Vidocq disparut aussi silencieusement qu'il était apparu, laissant le roi seul avec son chambellan et son commandant.

- Majesté, est-ce bien raisonnable de confier l'entière responsabilité de cette affaire à un incroyant ?
- Comment oses-tu, s'interposa d'Artagnan visiblement furieux. Vidocq est aussi croyant que toi ou moi, il a juste accepté de se compromettre par amour pour le roi. Sans lui nous ne pourrions pas lutter contre tous les Tourmentés qui se glissent

illégalement en terre sainte. Il se sacrifie pour notre foi, tu ne devrais avoir que du respect pour cet homme.

- Mon commandant a raison Chambellan, nous avons besoin d'hommes de la trempe de Vidocq, et je lui fais confiance.
- Nous ne mènerons aucune enquête en Agartha ?
- Pas pour le moment, nous ne saurions par où commencer. Mais envoyez quelqu'un parler à la Dame Blanche. Les errants sont censés être de son domaine, voyez comment elle justifie ce qui nous arrive.
- Peut-être devrions-nous plutôt surveiller Dame Poulain, s'interposa D'Artagnan. Mes sources affirment qu'elle est en passe de devenir aussi populaire qu'Esmeralda à l'époque où nous nous en sommes occupés, et peut-être y a-t-il une raison pour laquelle son territoire s'étend...

Masque de fer resta silencieux songeant aux suppositions de son commandant. La guerre sainte était loin derrière eux maintenant, ils l'avaient remportée en faisant disparaître Esmeralda la meneuse non avouée de ses opposants. Et pourtant, il savait pertinemment qu'il ne pouvait pas entièrement se fier aux Tourmentés, mais devait-il pour autant vraiment s'attendre à un complot pour le destituer ? Et ses ennemis ? Prendraient-ils le risque de livrer l'Agartha aux Errants à seules fins de bouleverser l'ordre établi ? S'il n'en montra aucun signe, Masque de fer entrevoyait déjà un avenir sombre pour son royaume.

Chapitre 4:

- Trop mortel le keum, j'te jure ! Brad Pitt en reubeu ! Juré ! J'ai kiffé grave, il m'a souri genre mooviestar, tu vois ! Ouais, ouais, j'arrive là, promis ! J'suis sortie à la bourre du taf, alors le temps de me changer... Ouais, je sais, ça fait trois plombes que t'attend, mais c'est bon saoule pas, j'arrive...

Diya avait vingt-quatre ans. De brillantes études de commerce et un bagout sans limites, bien que teinté d'une banlieusite aiguë, l'avaient extraite d'une cité qu'elle ne supportait plus. Elle avait trouvé un stage à long terme « d'ass.com. », avait tout accepté sans rechigner, à l'exception des avances particulièrement lourdes du patron, et s'était forgé une place en or à force de jouer des coudes. À peine un an après ses débuts, elle se retrouvait « dir.com. » en fixe à près de trois milles brut par mois, ou plutôt trente KE par an, comme elle aimait à le répéter. Elle avait miraculeusement trouvé un trois pièces dans le sixième arrondissement de Paris, avait une bonne mutuelle, une belle voiture et un nombre indécent de chaussures. Il ne lui manquait guère qu'un petit ami coordonné à son sac Gucci pour afficher une réussite sociale parfaite mais, restée simple malgré tout, elle se contentait déjà de ses acquis.

Il était une heure du mat, son amie Samira lui avait donné rendez-vous à vingt-trois heures en boîte, mais elle avait dû mettre le dernier point à une campagne de longue haleine qui lui vaudrait probablement une augmentation, puis retourner chez elle afin de s'apprêter. Peinture de guerre et tenue de circonstance, elle n'avait pas prévu de trouver l'âme sœur, mais plutôt de s'amuser un peu. Elle avait deux bonnes heures de retard et Samira trois tequilas d'avance. Elle était fatiguée, mais c'était samedi soir, elle avait trimé comme une bête toute la semaine et méritait un peu de plaisir. Elle n'hésita donc pas à traverser le parc du Luxembourg, pourtant fermé à cette heure-ci, pour raccourcir son trajet. La lune pâle donnait aux arbres des formes inquiétantes, le parc qui en journée était un modèle de sérénité présentait maintenant un visage plus angoissant. Tout en marchant aussi vite qu'elle pouvait se le permettre avec



des talons de vingt centimètre, Diya informait en direct Samira de son avancée à l'aide de son portable next gen édition spéciale rose à paillettes.

- La vie d'ma mère, il me fait grave flipper ce parc ! Continue à me parler ça m'évitera d'imaginer des trucs parce que là j'ai l'impression que tous les mecs zarbi du coin attendent pour me nicker là. Mais nan, tu vois, c'est une expression, y a aucun mec chelou, ici, j'suis toute seule, c'est carrément pire. J'vais m'pisser dessus si ça continue.

Vêtu d'une petite jupe moulante, d'un débardeur fuchsia refusant obstinément de masquer son nombril et d'un perfecto clouté de strass, Diya frémit sous la brise légère. L'ombre des feuillages parcourait sa peau frissonnante. Près d'elle, dans les buissons, le craquement sec d'une branche piétinée se fit entendre. La jeune fille sursauta et pressa le pas.

- T'as entendu ?!! Oh merde, j'suis con, je sais qu't'a pas entendu, mais j'ai cru entendre un bruit ! Raccroches pas, hein, tu raccroches pas !! Je flippe chanmé !!! murmura Diya angoissée avant d'hurler à la cantonade :
- Si vous me suivez, je vous préviens je viens d'appeler les Keufs !! Vous m'aurez à peine touchée qu'ils vous chopent !!!! Putain de tarés, j'aurais pas dû passer ici, sûr que c'est un squat de drogués !!

Derrière la jeune femme terrifiée, la présence se renforça. Les arbres bruissaient à son passage et elle crût même entendre une respiration persistante dans les ombres environnantes. Son allure allait croissant, d'une marche pressée elle était graduellement passée au pas de course sans même en prendre conscience. Elle avait traversé une des allées transversales et débouchait maintenant dans le cœur du parc.

- La vie d'm'ma mère, ça craint j'ai l'impression d'être dans un slasher pourri. La prochaine fois j'prends un taco, rien à péter de paumer vingt keus.

La voix de Diya se faisait de plus en plus haletante, son angoisse devint palpable, à l'autre bout du téléphone, son amie en avait même dégrisé. Un éclair, la lune se refléta dans les buissons sur ce que Diya supposa être une lame. Elle en avait suffisamment vu dans sa jeunesse pour pouvoir aujourd'hui imaginer son fil aiguisé sur sa gorge. Devant elle, deux hommes sortirent de l'ombre. Ils étaient blonds aux yeux bleus, portaient tous deux des costumes sombres et avaient l'air d'avoir un certain âge. Celui de droite était barbu. En croisant leurs yeux, Diya pu y lire un mélange de haine et de dégoût, elle connaissait ce genre d'homme, elle avait raison d'avoir peur d'eux. La panique la saisit, elle laissa tomber son portable et s'enfuit à toutes jambes, oubliant derrière elle un de ces mignons escarpins qu'elle avait trouvé si beaux dans la vitrine, même si fort peu pratique dans la vraie vie. Les quelques pierres saillantes du sol arrachèrent ses collants et sa chair, son pied droit laissa bientôt derrière lui une empreinte ensanglantée. La douleur la fit trébucher dans l'escalier menant à la fontaine, elle le dévala en roulant et sa tête heurta le sol. Elle se releva, un peu groggy, et reprit sa course tant bien que mal, des larmes de terreur maculèrent bientôt son visage paniqué de traînasses noirâtres de mascara. Ses cris et sa course semblaient futiles, comme engloutis par la nuit. Les hommes en noir l'avaient suivi de loin en marchant froidement, et Diya n'avait toujours pas vu son véritable poursuivant. Pourtant, elle pouvait sentir son regard bestial la détailler avec gourmandise. Plus que jamais elle avait l'impression d'être une proie, un simple gibier allant à la potence. Sa deuxième chaussure céda également propulsant la jeune femme contre un banc. Sa mâchoire heurta avec violence le dossier, lui emportant une dent au passage. Les genoux et le front écorchés, la cheville foulée, la mâchoire douloureuse et un pied en sang, Diya sentait confusément que son salut ne tenait qu'à un ultime effort de

sa part. Elle avait passé sa vie à se battre pour s'en sortir, elle ne comptait pas abandonner si près du but. La grille de sortie était juste devant elle, dans la rue elle trouverait bien quelqu'un pour l'aider. Tentant d'oublier la douleur, elle rampa à moitié sur le sol terreux, laissant une traînée boueuse de sang derrière elle. La petite porte métallique n'était plus qu'à quelques mètres et la jeune femme y entra aperçut même un homme promenant son chien. Soudain elle entendit un bruit étrange. Un grognement guttural s'éleva dans la fraîche nuit d'automne. Il semblait venir du fin fond des âges et eut pour effet de glacer littéralement le sang de Diya dans ses veines. Lentement, à contrecœur et sans trop savoir pourquoi, elle se retourna. Un chien de presque deux mètres courait vers elle, babines grandes ouvertes, crocs saillants et toutes griffes sorties. Elle pensa avec ironie que l'opinion publique faisait des montagnes pour un petit pitbull, avant que sa tête ne soit arrachée d'un coup de patte. Le sang parcourut les derniers mètres jusqu'à la grille, quelques gouttes passant même la porte pour venir s'écraser sur le trottoir. Le corps frêle et pantelant de la jeune femme fut traîné à coup de crocs dans les ombres environnantes où il disparut avec l'animal. Près de l'entrée du parc, le caniche de Michel entra dans une rage folle. Il aboya de toutes ses forces, comme à chaque fois qu'il croisait un de ses gros chiens qui pouvaient lui arracher la tête d'un coup de dent. L'homme retint son animal et ouvrit l'œil, il lui avait semblé entendre du bruit du côté de la grille, mais il ne voyait rien. Probablement un chien errant pensa-t'il. Peu lui importait de toute façon, il avait juste envie de rejoindre son lit et le foutu clébard de sa bonne femme avait plutôt intérêt à se grouiller de faire ce qu'il avait à faire. L'animal lécha frénétiquement les quelques gouttes de sang venu à sa portée, Michel tira un coup sec sur la laisse, si le caniche avait faim sa pâté l'attendait au chaud.

Plus loin dans le parc, à moitié recouvert de poussière, le portable de Diya grésillait de hurlements paniqués. Samira était redevenue parfaitement sobre lorsqu'elle entendit à nouveau une voix à l'autre bout du combiné.

- Si t'en parles, t'es la prochaine.

Le barbu raccrocha, coupa le portable rose et le jeta dans la fontaine tandis que son complice décrocha le sien.

- On l'a suivie jusqu'au parc Luxembourg là...c'est pas beau à voir, faudrait envoyer une équipe de nettoyage rapidement où ça va jizzer demain.

Il écouta son interlocuteur, approuva et raccrocha. Il se tourna ensuite vers son complice, celui-ci fixait avec intensité le corps de Diya qui disparaissait, lentement englouti sous les arbres.

- Moi aussi ça me manque ! lança celui qui venait de raccrocher, à son collègue. C'était notre boulot normalement. Et puis, j'sais pas toi, mais moi j'y avais pris goût. Après autant de liberté, c'est frustrant de se contenter de jouer les gardes du corps.

Le barbu se tourna vers son acolyte approuvant pensivement de la tête.

- Mais bon, ça ne durera pas longtemps, la prophétie sera bientôt accomplie et là, on pourra s'en donner à cœur joie ! En attendant, pour ce soir faut qu'on continue à le suivre pendant encore deux, trois heures qu'on s'assure qu'il ne se fasse pas trop remarquer et une relève viendra nous rejoindre. Allons voir comment il s'en sort, ça nous occupera.

Tranquillement, innocents badauds profitant de la clarté de la lune et de la brise du soir, les deux hommes se rapprochèrent de l'endroit où le corps de Diya subissait les derniers outrages. Ils saisirent chacun un des nombreux fauteuils relax métallique mis à disposition dans le parc et se calèrent bien confortablement pour profiter du spectacle en silence.

Chapitre 5:

- Nouvelle ???!! J't'avais jamais vu ici!!

La voix était plutôt amicale, enjouée, pleine de l'assurance de la jeunesse. Elle tira Esperanza en sursaut de son demi-sommeil. Les yeux mi-clos, la jeune fille fixa la silhouette penchée sur elle, celle d'un garçon qui devait avoir son âge. Un gaillard assez frêle, au visage frondeur et au sourire enjôleur.

- Tout le monde m'appelle Titi ici, ça fait longtemps que t'es dans la rue ? C'est quoi ton nom ? Tu veux que je te fasse visiter ? T'as mangé ? T'as faim ? Comment t'es arrivée là ? Ca te fait pas mal ton genou ? T'as pas froid habillée comme ça ? T'es sexy remarque, t'as un petit copain ?

- Assez !!!!

Le débit semblait inépuisable, le garçon fixa Esperanza de ses yeux ronds stupéfaits, elle était à bout de nerf. Il ne s'attendait à l'évidence pas à une pareille réaction. Pourtant, malgré toute la conviction qu'avait pu mettre Esperanza dans ce simple mot afin de faire taire le gêneur, cela n'avait pas suffi.

- T'es pas du matin, c'est ça ? Ou alors je parle trop ! On me le dit souvent ça ! Titi, tu parles trop, tu devrais te taire, on a pas besoin de parler tout le temps, y a des choses qui ne se disent pas ! Ou alors : un silence est parfois plus éloquent que bien des mots. Mais bon, moi mes silences ils veulent jamais rien dire, alors c'est pour ça que je parle parce que j'ai des trucs à dire et que c'est pas le silence qui les fera comprendre. Enfin, tu vois ce que je veux dire...je te dérange pas au moins ??

Esperanza n'était plus qu'un soupir, trois jours de fuite avaient eu raisons de ses pauvres nerfs, elle n'aspirait plus qu'à un repos bien mérité, même si celui-ci devait être le dernier.

- Je voudrais juste..souffla-t-elle aux bords des larmes, je veux juste qu'on me laisse tranquille...

- Tu sais, je rencontre pas souvent des gens de mon âge dans la rue, et encore moins des jolies filles comme toi. Faut pas se leurrer c'est dur comme vie, et c'est jamais un choix, alors si je peux t'aider, j'aimerais beaucoup !

Sa voix avait tous les accents de la sincérité, son regard brillait d'une gentillesse qu'elle avait rarement rencontrée. La fatigue, le froid, la faim, la douleur tout sembla se rappeler soudain au corps d'Esperanza, une première larme perla au coin de ses yeux, suivit d'un torrent, incontrôlable. La petite fille réclamait ce que la jeune femme lui avait volé.

Titi prit calmement Esperanza dans ses bras, chantonnant doucement d'une jolie voix, des chansons françaises anciennes, parlant d'amour, de courage, et de combat à mener. Esperanza pleura toutes les larmes accumulées ces derniers jours dans son petit corps, et s'apaisa, bercée par le jeune homme. Elle sombra dans un sommeil sans rêves, revigorant, tel qu'elle n'en avait pas connu depuis longtemps.

Lorsqu'elle rouvrit les yeux, le soleil baignait son corps d'une douce clarté. Elle se remémora les événements de la veille. Comment elle avait été découverte sur le parvis de Notre-Dame, et comment elle s'était enfuie grâce au gros chien. Ensuite, elle avait couru vers le passage Dauphine, et manqué de se prendre les pieds dans la grille qu'elle avait refermée derrière elle, avant de se cacher pour souffler. Manunzio s'était arrêté devant l'épais rempart métallique un instant, toujours hors d'haleine, puis avait repris sa course claudicante dans une autre direction. Esperanza s'était crue morte, sentant son corps se liquéfier, pendant que Manunzio

balayait du regard la cour pavée du passage Dauphine. Profitant du répit, Esperanza avait emprunté la rue Mazarine, et pensait s'allonger dans le square Gabriel Pierné. Mais, réalisant qu'elle serait trop exposée, elle avait poursuivi son chemin. En croisant la statue de Voltaire et son lourd regard de pierre, elle vit comme un signe. Et c'est ainsi que sa course s'acheva sur cet inconfortable banc froid en pierre, à l'ombre de deux platanes, à bout de force.

Elle jeta un rapide coup d'œil autour d'elle, et fut prise de tristesse. Avait-elle rêvé ce gentil garçon ? Avait-elle tellement besoin de soutien que son esprit éreinté jusqu'à la corde, avait dû imaginer ces yeux plein de douceur et ce sourire sincère ?

Elle caressa négligemment le banc du bout des doigts comme pour chercher une trace de sa présence. Le regard perdu dans les eaux troubles de la Seine. Elle regarda ses jambes et vit le sang séché, la crasse. Elle se regarda et prit conscience de l'état misérable dans lequel elle était. Elle en eut presque honte. Elle qui avait toujours fait attention à son apparence. Passant des heures devant le miroir pour être sûr de plaire. Elle, à qui Alfonso avait offert tant de robes qu'elle n'avait pas assez d'un mois pour les porter toutes. Sa petite jupette en taffetas blanc, sa robe rouge en vinyle, un peu vulgaire mais tellement sexy, et sa jolie robe d'été aux motifs fleuris, si légère, qu'elle faisait tourner la tête de tous les garçons avec le vent.

Un gargouillis ramena Esperanza à la dure réalité. Plus de jolies robes, et de prétendants transis, juste la faim, le froid, la peur, et la douleur. Ses muscles étaient encore endoloris de leurs efforts de la veille, et son genou la lançait. Qu'allait-elle bien pouvoir devenir ?

- T'es plutôt pomme ou banane ? Remarque tu peux manger les deux c'est pour toi. T'as bien l'air d'en avoir besoin. J'ai aussi des poires, une orange et un peu de pain. J'espère que ça suffira, on dirait que t'as rien mangé depuis deux mois. Remarques, t'en restes pas moins séduisante. Un rien te va faut croire... J'parle trop peut-être ?

Un large sourire illumina le visage d'Esperanza. Malgré la fatigue, la crasse et la tristesse, ou peut-être grâce à eux, son visage fragile et si fier, rayonna d'une beauté sans pareille, irréelle. De cette beauté qui rendra toujours la peinture infiniment plus riche que la photographie.

Sans laisser le temps à Titi de placer un mot de plus, elle se jeta sur la nourriture et l'engloutit littéralement sous les yeux stupéfaits et rieurs du jeune homme.

- Ah oui, donc t'avais vraiment faim, à se demander si j'en ai amené assez ! J'ai peut-être fait trop frugal ? J'aurais dû amener des cochonnailles, des gros saucissons, et d'énormes miches de pains, mais je m'attendais pas à faire face à pareille fringale, c'est pantagruélique à ce niveau ! T'arriveras à te retenir de me dévorer quand t'auras fini ça ? J'me plaindrais pas remarque, mais j'dois pas être bon de toutes façons, tout sec, plein de nerfs...

Esperanza avait tout englouti avec frénésie, rassasiant son corps de besoins qu'elle n'avait que trop négligés.

- Merci, susurra- t'elle timidement

- Bah, les garçons comme moi voleraient la lune pour les filles comme toi. Alors c'était vraiment le moins que je puisse faire. T'as encore faim ?

Elle sourit en répondant un petit oui plein de gourmandise. Son regard brillait de l'enfance qu'elle n'aurait pas dû perdre.

- Alors en route mauvaise troupe, j'ai un ami qui habite pas loin, on sera mieux chez lui qu'ici, et plus au calme ça c'est sûr. Tu pourras me raconter ce qui m'a valu cette rencontre.

Joignant le geste à la parole, Titi enserra les menues épaules de la jeune fille d'une poigne jeune, mais ferme et énergique, et la poussa en avant.

- Le train est en marche, tout droit mamzelle, destination l'avenir, départ maintenant !

- J'peux marcher toute seule maugréa Esperanza, la mine boudeuse.



- Oui, mais ça perdrait de son charme claironna le jeune homme en exerçant une habille pression des deux cotés de l'abdomen d'Esperanza provoquant son hilarité.

- Hé, mais c'n'est pas juste ! se braqua-t'elle faussement, sautillant devant lui à reculons pour le narguer faisant voler le haillon qui redevenait une jolie robe d'été dans la légèreté de leur insouciance.

Ils se promenèrent ainsi cinq à dix minutes, profitant de la brise matinale et du calme relatif des quais le matin, avant de remonter vers la lourde arche en pierre de la rue de Nevers, une étrange ruelle de type médiéval au charme envoûtant dans laquelle s'enfonça le couple.

- Bon, je te préviens, mon ami est quelqu'un d'assez spécial! C'est un passionné d'histoire, un collectionneur. Son bar reproduit d'ailleurs une taverne d'époque. Alors ne fais pas attention, c'est un peu bizarre au début, mais on s'y fait vite et il est très sympa.

Bien sûr, la mise en garde n'était pas pour rassurer la jeune fille, mais Esperanza avait appris ses derniers jours à endurer plus qu'elle ne l'aurait cru, ainsi, aussi exubérant que puisse être l'ami en question, elle savait qu'elle pourrait le supporter.

Titi empoigna le gros heurtoir métallique qui ornait la lourde porte d'entrée en bois et toqua deux fois. Au bout d'un moment, la porte s'ouvrit en grinçant pour révéler un solide colosse brun aux cheveux longs. Vêtu d'épaisses chausses de cuir, d'un cuissard en toile et d'une chemise à jabot en flanelle. Portant une rapière à son côté, l'homme rappela instantanément à Esperanza ces héros de films de capes et d'épées qu'elle avait pu voir à la télévision. Elle se souvint du Capitan avec Jean Marais et elle sourit, l'homme ne pouvait que lui paraître sympathique attifé de la sorte.

- Titi, pour une surprise mon gaillard, brailla l'homme avant de soulever Titi du sol, comme pour défier la gravité, et de le propulser en l'air telle une poupée de chiffon.

Ce que ça m'fait plaisir de te voir gamin ! Qu'est-ce qu'y me vaut l'honneur ?

Esperanza avait observé la scène silencieuse, légèrement en retrait, intimidée par l'exubérance inattendue de l'homme. Elle s'empourpra légèrement lorsque celui-ci posa finalement les yeux sur elle. Non pas qu'elle fut jamais d'un genre timide, mais ces derniers jours avait fortement entamé son capital humain et de retrouver un comportement aussi naturel et expressif la déstabilisa.

- Oh, et tu ne me présentes pas à ta charmante compagne ?

Le géant reposa précautionneusement le jeune garçon sur le sol, sans quitter Esperanza du regard. Ses yeux étaient très doux et contrastaient singulièrement avec sa stature imposante. Il émanait de lui une véritable force tranquille, comme ces séquoias gigantesques âgés de plusieurs centaines d'années.

- Jean, je te présente.... Le geste accompagnant cette phrase se figea dans l'air. Le regard de Titi accrocha celui de son ami et s'écarquilla. Prudemment, comme redoutant quelque drame atroce, il se tourna vers la jeune fille affichant son plus joli sourire crispé.

- Tu lui présentes Esperanza !

- Hum.. Désolé, il me semblait bien avoir oublié quelque chose...

Une fracassante claque dans le dos coupa net la phrase de Titi suivit d'un rire tonitruant. Hilare, l'homme poussa les deux adolescents à l'intérieur de son bar.

- Bienvenu à l'éternel, c'est modeste, mais c'est chez moi.

Franchir la porte du bar, c'était entamer un voyage dans l'histoire. Au bas d'un escalier de pierre de taille en colimaçon, d'épaisses poutres de chêne massif maintenaient un vaste plafond en coque de bateau renversé. Sur d'imposantes tables en bois, quelques clients éparés

donnaient vie à l'ensemble. Certains jouant aux cartes, d'autres bavassant, tous vidant quelques chopines.

Toujours poussés par Jean, les jeunes gens traversèrent la salle pour se rapprocher du comptoir. La jeune fille ouvrait grand les yeux, stupéfaite du cadre qui l'entourait.

- Les rats aussi sont d'époque ? susurra-t-elle peu rassurée à son ami.
- Et bien, une belle reconstitution nécessite quelques sacrifices, ici, à l'évidence l'histoire à repris ses droits, aux détriments peut-être je te l'accorde de certaines règles hygiéniques élémentaires. Mais quels sacrifices ne serions-nous pas prêts à accomplir au nom de l'art !
- Euh...te sens pas obligé de répondre à tout ce que je dis...surtout si c'est pour répondre n'importe quoi.
- Ah, mais non, je ne réponds pas à tout ce que tu dis, c'est juste que je me suis dit que tu aurais probablement aimé en savoir plus sur les motivations qui pouvaient pousser un honnête commerçant à blablabla et re bla et encore plus bla...

La suite du discours de son ami sembla se perdre quelque part dans la taverne. Sans malice aucune, Esperanza n'écoutait déjà plus, son esprit rejetait inconsciemment le flux continu de paroles du garçon. C'était d'ailleurs un problème que Titi avait souvent rencontré, les gens semblaient ne jamais tout comprendre de ce qu'il disait, il l'avait résolu en répétant plusieurs fois tout ce qu'il avait à dire. Ça prenait plus de temps, mais il trouvait toujours le temps de discuter.

Esperanza continuait de détailler ce qui l'entourait. Sol pavé, murs, plafond, et meubles en chêne, du genre centenaire, qui avait dû voir passer bien des hivers. Ici et là pendaient des tentures d'un rouge ocre sali. Le tout éclairé à la lueur vacillante des chandelles disposées un peu partout, mais surtout du feu brûlant avec force au cœur de la magistrale cheminée centrale. Au-dessus de l'âtre, caressée par des flammes gourmandes, une énorme marmite exhalait l'odeur généreuse d'un brouet quelconque.

Sans leur demander leur avis, le géant saisit un banc d'une main qu'il plaçât devant le foyer chaleureux tout en incitant les jeunes à s'asseoir de l'autre main. Il remplit ensuite généreusement deux bols en grès du contenu de la marmite avant de leur tendre, et de retourner derrière son comptoir. Esperanza jeta un œil au contenu de son bol, l'aspect était moins spectaculaire que le fumet, on eut dit un mélange de tout et n'importe quoi, sans que rien n'assure que ce n'importe quoi là fut comestible. Elle en engloutit pourtant une bonne cuillerée, les jours précédents avaient été difficiles et le regard de son hôte lui semblait sincère. La soupe la réchauffa plus que ne l'aurait fait la belle flambée devant laquelle elle se tenait, enveloppée par la chaleur comme par un cocon, elle se sentit enfin en sécurité. À ses côtés, Titi avait rapidement englouti son bol sans même se servir de sa cuillère et trépigait sur le banc. Il scruta l'intégralité de la salle dévisageant sans vergogne les autres clients, et n'arrêta son regard qu'une fois trouvé ce qu'il devait chercher.

- Ah Monsieur Houdin, vous tombez bien, fallait justement que je vous parle ! Interpella Titi tout en s'approchant d'une table où deux hommes discutaient.

Le dénommé Houdin était un homme entre deux âges, la mâchoire franche et le front dégarni. Il avait un regard vif et était vêtu d'un costume noir très dix-neuvième siècle, surmonté d'une redingote en laine noire. En face de lui, son interlocuteur était vêtu d'une robe de bure, et dissimulait les traits de son visage sous une épaisse capuche. De son banc, Esperanza pouvait entendre quelques bribes de leur discussion, celle-ci lui parut à la hauteur de leur accoutrement.



- Vous vous en faites pour rien mon ami, depuis que je suis ici j'ai entendu des centaines de rumeurs sur le retour d'Isengrin, je ne vois pas pourquoi celle-ci serait plus vraie qu'une autre...

- Mais vous ne vous rendez pas compte Houdin, on dit que même le soldat s'est réveillé ! C'est la guerre !

- Vous dramatisez, croyez- moi j'ai déjà vu des guerres, c'est quelque chose qui ne passe pas inaperçu, et si vraiment cela arrivait le roi serait là pour nous protéger. Reprenez donc un verre, je vous invite, cela vous adoucira sûrement l'humeur.

Lorsque Titi arriva à leur hauteur, le contraste vestimentaire des trois hommes amusa beaucoup Esperanza. Chacun d'eux semblait incarner une époque différente. Intriguée, elle se leva pour mieux écouter la discussion.

- Vous allez bien ? Ça faisait longtemps que je ne vous avais pas vu. Je crois que c'était pour votre dernière prestation, c'était vraiment incroyable, vous avez des nouveaux projets ? Faut absolument que vous me racontiez parce que je voudrais pas rater ça. Vous êtes une sorte de génie, c'est rare les gens comme vous.

- Fort aimable, en effet, j'ai quelques réalisations en cours, mon œuvre n'a pas encore atteint sa maturité.

L'homme à qui s'adressait Titi affichait une assurance sans égal, il avait un port noble et semblait bouffi d'orgueil.

- Oui, c'est sûr, on peut toujours faire mieux. D'ailleurs j'avais un ami qui faisait du pâté, non pas que je compare ce que vous faites avec du pâté mais c'est pour la démonstration, donc il faisait un pâté vraiment super bon, mais lui il voulait un pâté d'exception, alors jour après jour il travaillait pour atteindre cette perfection, il était prêt à se tuer à la tâche pour ça, d'ailleurs il est mort, et bien figurez vous que son pâté à la fin, il était vraiment.... Meilleur. Bon, pas parfait, mais s'il était pas mort à la tâche je suis sûr qu'il aurait réussi.

- Certes, mais là, je sais que je peux faire mieux. J'éclipserai ma leçon de chant, je réaliserai mon chef d'œuvre ! Plus jamais l'on osera parler des Vaucanson et autres Jaquet-Droz en ma présence.

- Euh, bonjour. Baffouilla timidement Esperanza pour se mêler à la conversation. Elle semblait toute perdue avec son grand bol de soupe dans les mains.

- Ah oui, pardon, sa rattrapa Titi, Monsieur Houdin, monsieur dont j'ignore le nom désolé, je vous présente la splendide jeune fille qui m'accompagne, je l'ai rencontrée ce matin, à la lueur de l'aube, elle était radieuse...

- Hum !

- Heu oui, pardon, j'en fais trop, Esperanza donc.

- Houdin... ah, comme le magicien ?! reprit Esperanza d'un ton enjoué.

- Cela dépend, si vous pensez au méprisable imposteur Américain, il s'agissait d'Houdini en réalité ! Mais si vous pensiez à l'immense génie, joyaux de l'empire Français, loué par Napoléon en personne, effectivement c'est le même nom.

- L'immense génie Français ?

- Bien, charmante mais néanmoins candide demoiselle, mettons vos lacunes sur le compte de la jeunesse, que vous avez radieuse, et tachons d'oublier l'incident. Tu voulais me dire quelque chose, il me semble Titi ?

- Oui, Lupin m'a chargé de vous trouver pour vous dire qu'il souhaiterait que vous lui rendiez une faveur. Il a fortement insisté sur le fait que cela couvrirait l'ensemble de vos dettes et ce sans la moindre condition.



- L'ensemble ? S'assura le gentleman, visiblement très intéressé, en réajustant son col.
 - Toutes sans la moindre exception ! Il n'a pas laissé l'ombre d'un doute là-dessus, même du cristal aurait été moins clair, et en tout cas bien moins charmant, car l'on sait tous comme le baron peut-être charmant quand il veut quelque chose...
 - Excellent, je réglerai donc ça avec lui lors de son l'anniversaire ! Je lui ai déjà concocté un présent digne de son rang.
 - Hum... Il a beaucoup insisté sur le fait que l'affaire était plutôt du genre urgente et quelle ne saurait souffrir le moindre délai, je crois même qu'il a employé un nombre incalculable d'adjectifs pour me faire comprendre à quel point c'était pressé, et combien je devrais déjà en avoir terminé au moment même où il me parlait, mais j'ai peur de ne plus être très clair!
 - Bien alors j'irai dès cet après-midi ! On ne saurait faire attendre le baron.
 - Excellent, je n'aurais pas dit mieux. En tout cas pas aussi cours, certainement beaucoup plus long même parce que j'aurais eu peur d'avoir oublié de dire quelque chose. Il faut toujours qu'on oublie de dire le principal dans ce genre de situation alors c'est important de bien réfléchir à ce qu'on disait avant de conclure... poursuivit Titi tout en s'éloignant sans vraiment que personne ne l'écoute.
 - C'est qui ce baron s'informa Esperanza en avalant une nouvelle cuillerée de soupe.
 - Et bien, euh.. c'est un homme très bien, à qui je rends de menus services.
 - Tu es bien vague d'un seul coup, insista Esperanza, sur la défensive.
 - Mais non, c'est juste qu'on ne résume pas une relation aussi longue et riche en quelques mots et qu'il me faudrait la journée entière pour essayer de m'approcher ne serait-ce qu'un minimum de la nature exacte de ma relation avec le baron. Sans parler même d'essayer de décrire le baron lui-même, un homme si exceptionnel que même les mots s'enfuient à l'idée d'échouer à le décrire. Allez, fini ta soupe !
- À peine avait-il fini sa phrase qu'il sentit que ce n'était pas la bonne réponse. Il avait été aussi sincère que possible, mais la jeune fille venait de se refermer comme une huître. Lorsqu'il l'avait trouvée hier, elle n'était guère plus qu'un petit animal sauvage, incapable d'accorder sa confiance à un autre être humain. Aujourd'hui cette confiance était aussi fragile qu'un fil de soie, et la briser c'était la perdre pour toujours.
- Écoutes, tu crains rien avec moi ! Je te demanderai jamais rien, et Lupin non plus. Tu ne nous dois rien ni à l'un ni à l'autre. Tout ce que je fais, je le fais uniquement parce que tu semblais avoir besoin d'aide, et que je connais ça. Si tu penses que je ne suis pas digne de confiance, tu peux partir, je ne t'en empêcherai pas. Mais si tu as le moindre doute, fi toi à moi ! Tu ne le regretteras pas.
- La jeune fille fut visiblement touchée par ses paroles. Elle éclata en sanglot laissant tomber le bol de soupe à moitié vide sur le sol. Elle se jeta dans les bras de Titi en pleurant à chaudes larmes et en bafouillant des excuses. Il la fit s'asseoir sur le banc tout en essayant de l'apaiser et aussi brusquement que le chagrin, le sommeil s'empara d'elle. Ses nerfs avaient lâché, malgré son jeune âge, il lui faudrait plusieurs nuits avant de récupérer de son épreuve. Le garçon appela son ami, et ensemble ils la portèrent dans une chambre.

Femiss (2010)

Retrouvez la suite du roman, ainsi que les règles du Jeu de Rôle et des nouvelles autour de l'univers de Théorem, sur notre site: <http://theorem-univers.com> ou <http://www.agartha.fr>

